



Fabula / Les Colloques

**L'œuvre de Yambo Ouologuem. Un carrefour
d'écritures (1968-2018)**

Ouologuem à boulets rouges

Joël Bertrand



Pour citer cet article

Joël Bertrand, « Ouologuem à boulets rouges », *Fabula / Les colloques*, « L'œuvre de Yambo Ouologuem. Un carrefour d'écritures (1968-2018) », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document5994.php>, article mis en ligne le 23 Mars 2019, consulté le 20 Avril 2024

Ouologuem à boulets rouges

Joël Bertrand

Il est des livres qui vous accompagnent toute votre vie, qui à un moment éclairent votre chemin, et ne cessent de le faire. *Le Devoir de violence* est, pour moi, de ceux-là. Et c'est à ce titre de lecteur intarissable et de passionné de l'œuvre de Yambo Ouologuem que je souhaite envisager une approche et une interprétation du *Devoir de violence* nourries de lectures croisées et d'une longue expérience africaine. Une façon aussi de rendre hommage à un livre qui m'a fait, et qui profère des choses majeures sur un continent qui m'est cher.

Ouologuem contre l'Afrique ?

Malgré l'obtention du Prix Renaudot – ou à cause de ... – *Le Devoir de Violence* n'a pas été bien accueilli dans les cercles intellectuels africains de l'époque. Cette présentation du continent où tout semble se résumer à la violence, aux conflits, affrontements et à la mort, veulerie, sans compter stupre et fornication – quand chacun, tant au niveau culturel que politique, œuvre à le réhabiliter, à attester de sa grandeur et à louer sa fierté – est une abomination, violemment rejetée. Abiola Irele parle de : « a meandering succession of sordid happenings, excesses and extravagances, presented as an historical narrative of a fictitious but “typical” African Empire¹. »

Une telle mise en scène est perçue comme une volonté de l'auteur de salir son continent et les siens. Cela relève de la trahison. Il est dès lors un « vendu aux Blancs », si l'on se réfère à ces propos de Senghor en 1969 :

« Je ne nie pas son très grand talent, [...]. Je ne veux pas employer un mot sévère, quand on voit des nègres puisqu'il faut les appeler par leur nom, qui ont un succès littéraire et qui disent aux blancs ce qui est agréable aux blancs, et qui n'osent pas affirmer leur foi dans leur ethnie, dans leurs idées. On ne peut pas faire une œuvre positive quand on nie tous ses ancêtres². »

¹ Irele Abiola, « A new mood in the African novel », in *West Africa*, London, 20 septembre 1969, p. 115 – Il est à noter qu'Irele récuse la représentativité de l'empire Nakem, non la réalité des excès et débordements accumulés.

² Senghor Léopold Sédar, in *Congo-Afrique*, n°33, Léopoldville, mars 1969, cité par Jean-Pierre Orban, « Livre culte, livre maudit : Histoire du *Devoir de violence* de Yambo Ouologuem », *Continents manuscrits*, 2018. <http://journals.openedition.org/coma/1189>

Pourtant, tout n'est pas sinistre dans l'Afrique du *Devoir de Violence*. Il y a aussi de la beauté.

La critique a peu mis en valeur par exemple l'histoire d'amour de Tambira et Kassoumi. Deux esclaves, il est vrai. Le récit de leur rencontre³, leur première scène d'amour⁴ – où la violence intrinsèque à l'acte sexuel est sublimée dans l'acceptation et le don à l'autre – sont magnifiques. C'est ensuite l'histoire d'un couple qui mise sur un changement de condition, grâce à l'éducation de ses enfants. Et ce projet commun touche au sublime lors du sacrifice de la mère⁵, assumant sa propre disparition plutôt que de mettre en péril ce but de réussite familiale. Les trahisons et les violences secrètent leur propre ignominie, face à l'hallucinante scène – à la beauté toute baudelairienne – où Kassoumi fait la toilette du cadavre de son épouse⁶.

Une symétrie

Le rejet de l'œuvre motivé par la brutalité de la représentation de sociétés pré-coloniales n'est pourtant pas suffisant, car la violence est aussi coloniale, et donc partagée par les Blancs. Aux massacres perpétrés par les Saïfs font écho le sac de Sikasso par les troupes coloniales⁷ et l'évocation de la colonne Voulet-Chanoine, de sinistre mémoire. Saïf est certes un assassin mais le gouverneur Chevalier fomente aussi son assassinat. Quant à l'esclavage, évoqué à maintes reprises, toutes les parties sont impliquées, puisqu'il s'agit autant de commerce trans-atlantique⁸ que trans-saharien, avec ses intermédiaires locaux. La volonté d'enrichissement motive tous les trafics et si Saïf est l'axe de contrôle de multiples marchandages, les missions chrétiennes et Schrobénus s'enrichissent de celui des œuvres d'art, par exemple. Aucun système n'est épargné par le roman et quand Saïf instrumentalise l'Islam pour ses visées politiques, l'Eglise évangélise pour renforcer la colonisation, et ses intérêts propres⁹. Les femmes ne sont pas non plus épargnées : Awa se

³ Ouologuem Yambo, *Le Devoir de violence*, Paris, Seuil, 2018, p. 232-234. Comme nous avons pu l'établir, il s'agit d'un emprunt à « Marocca », de Guy de Maupassant, où un officier de la coloniale séduit l'épouse maure d'un petit administrateur. Pour ces éléments intertextuels, se référer à notre blog : <https://joelbertrand.wordpress.com/annexe-4-maupassant-flaubert-et-autres-prelevements/>

⁴ *Ibid.* p. 81-82. La scène est un emprunt détourné à James Baldwin, *Another Country*, London, Corgi-Books, 1963, p. 16-17.

⁵ *Ibid.* p. 212-215.

⁶ *Ibid.* p. 216-217.

⁷ *Ibid.* p. 55-57. Il s'agit de l'emprunt d'un témoignage cité dans Suret-Canale Jean, *Afrique Noire occidentale et centrale*, t. 1 : *Géographie, civilisations, histoire*, Paris, Éditions sociales, 1958, p. 274-275.

⁸ Voir Ouologuem Yambo, *Le Devoir de violence*, *op. cit.*, p. 30-31

⁹ *Ibid.* p. 196-197 et p. 132-137 respectivement. Ces excès débordent quelques hommes de bonne volonté, tels El Hadj Ali Gakoré (p. 86-87) ou le missionnaire Henry (p. 20-204), dont la posture « franciscaine » rappelle aussi Jacob (p. 40-42), petit-fils de Saïf Rabban Yohanan ben Zaccâï, écarté du trône par ses frères puis sacré à la mort de tous.

résume à un statut de putain magnifique, aux dires de Chevalier et les femmes blanches se compromettent sans honte : l'épouse de Vandamme laisse Saïf lui faire du pied, tandis que la fille de Schrobénus, Sonia, prend les devants avec Madoubo¹⁰. La symétrie fonctionne pour dévoiler les travers des uns et des autres, sans qu'une couleur de peau différencie les bassesses ; les perversions – lors de saturnales nocturnes par exemple – abondent dans l'histoire des Saïfs, mais elles sont dupliquées quand Chevalier fait violer Awa par ses chiens et lors du crime sadique dont est victime la sœur de Raymond Kassoumi¹¹. De même, l'homosexualité n'est pas le seul fait de l'Europe¹², mais est aussi attestée dans l'histoire du Nakem, avec El Hadj Abdou Hassana et Saïf Ali. Le caractère systématique de cette symétrie en fait une figure délibérée, que Ouologuem a voulue signifiante.

Sur la stratégie de réécriture

L'accusation de plagiat qui a fait polémique dès 1972 à propos du roman ne peut plus être reçue aujourd'hui. La critique a montré à quel point la capacité à intégrer au roman une mémoire collective qui traverse des champs esthétiques et culturels divers est une stratégie de construction narrative qui est à lire en parallèle avec la dénonciation faite par Ouologuem de la réception des « écrivains nègres » par le champ français, entre autres dans sa *Lettre à la France nègre* (1969)¹³. Avec *Le Devoir de Violence*, l'auteur pratique l'emprunt à outrance de textes¹⁴ qu'il remanie et réécrit, s'approprie et subvertit, selon une approche qui est au cœur de l'ouvrage et qui propose la réactualisation d'un patrimoine, en le décalant, en forçant une sortie du canon. Cependant, parmi les emprunts à ce jour repérés, la littérature négro-africaine est la grande absente. Aucune trace concrète d'un emprunt particulier à la production littéraire venue d'Afrique au XX^e siècle ne se devine¹⁵. Pourtant cette première absence est une présence en creux, car elle surgit à travers d'autres réseaux de signes.

¹⁰ *Ibid.*, p. 109-110 et p. 151-152

¹¹ *Ibid.*, p. 102-104. La scène d'Awa convoque *La Maison de Rendez-vous* d'Alain Robbe-Grillet et le crime sadique (p. 242) fait de même avec *Le Port* de Maupassant.

¹² Voir la relation très ambivalente de Raymond Spartacus Kassoumi avec Lambert, *ibid.* p.149-261 et *ibid.* p.36-37.

¹³ Sans refaire une bibliographie critique de l'œuvre, on se réfèrera aux divers articles de cette publication, qui en dresse un état des lieux.

¹⁴ J'ai à ce jour identifié jusqu'à 22 emprunts, dont on peut consulter la liste sur mon blog, *op. cit.*, : Chaque texte « prélevé » y figure en regard avec ce que Ouologuem en a fait dans son roman. Voir l'analyse détaillée de trois de ces emprunts dans « L'intertextualité dans le *Devoir de Violence* » : <https://joelbertrand.wordpress.com/lintertextualite-dans-le-devoir-de-violence/>.

¹⁵ Si Ouologuem n'a pas directement emprunté à ses collègues francophones, il l'a cependant fait avec des éléments de la tradition arabe, par exemple les *tarikhs* (el Fettach, el Sûdan), traduits par Delafosse. Pour d'autres références, voir l'article de Christopher Wise, dans ce même dossier.

L'histoire de la fondation du Nakem et de la dynastie des Saïfs font inmanquablement penser à l'épopée mandingue de *Soundjata*, rédigée et publiée par Djibril Tamsir Niane en 1960¹⁶.

La vie traditionnelle au village qui fait le fond de tout le début de « La Nuit des Géants »¹⁷ rappelle, entre bien d'autres, *L'ivrogne dans la brousse*¹⁸ ou *Le Vieux Nègre et la médaille*¹⁹, tandis que les (més)aventures de l'étudiant Raymond Spartacus Kassoumi font écho à *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane²⁰ et à tous les autres jeunes partis en Europe. Ce ne sont donc pas des extraits, mais des motifs entiers de cette production littéraire que Ouologuem reprend à son compte dans *Le Devoir de Violence*. Mais c'est pour mieux les subvertir. Si l'Empire Mandingue de Sounjata est splendide et grandiose, le Nakem des Saïfs est abjection, système fondé sur la violence, les exactions, l'exploitation des serfs et le commerce des esclaves. La vie au village n'est pas la sympathique rusticité, l'Arcadie heureuse habituelle, loin de là. On s'y vole, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux. Et loin des angoisses métaphysiques d'un Samba Diallo, Raymond Spartacus a un parcours minable, faits d'échecs et de déprime, plus ou moins résolu par le choix lucide d'une homosexualité lui assurant une sécurité financière auprès d'un petit bourgeois français.

Symétrie versus Révolution

Un tel retournement – et non des emprunts – est pour nous le signe d'une volonté de cibler tout un corpus impliquant une vision du monde et une lecture du devenir du continent africain que Ouologuem ne supportait pas.

Et la quintessence honnie se trouve dans le premier chapitre de *L'Enfant Noir*²¹ où Camara Laye parle du foyer familial de son enfance. D'un côté, la concession où tout est courbes, rotondités, chaleur, matières naturelles, humanité, douceur, vie. Et de

¹⁶ Niane Djibril Tamir, *Soundjata, ou l'épopée mandingue*, Paris, Présence Africaine, 1960.

¹⁷ Titre du Livre III du *Devoir de Violence*.

¹⁸ Tutuola Amos, *L'ivrogne dans la Brousse*, Paris, Gallimard, 1952. Traduit par Raymond Queneau.

¹⁹ Oyono Ferdinand, *Le Vieux Nègre et la médaille*, Paris, Julliard, 1956.

²⁰ Kane Cheick Hamidou, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.

²¹ Laye Camara, *L'Enfant noir*, Paris, Plon, 1953, incipit : « [...] sous la véranda qui l'entourait. C'était la case personnelle de mon père. Elle était [...] comme toutes nos cases, ronde et fièrement coiffée de chaume. [...] A l'intérieur, un jour avare tombait d'une petite fenêtre. A droite, il y avait le lit, en terre battue comme les briques, garni d'une simple natte en osier tressé et d'un oreiller bourré de kapok. Au fond de la case et tout juste sous la petite fenêtre, là où la clarté était la meilleure, [...] l'oranger [...], mais il tombait de sa masse de feuilles vernissées, une ombre compacte, qui éloignait la chaleur. Quand il fleurissait, une odeur entêtante se répandait sur toute la concession [...]. Nous habitons en bordure du chemin de fer. Les trains longeaient la barrière de roseaux [...] à vrai dire de si près, que des flammèches, échappées de la locomotive, mettaient parfois le feu à la clôture; [...] Les rails luisaient cruellement dans une lumière que rien, à cet endroit, ne venait tamiser. Chauffé dès l'aube, le ballast de pierres rouges était brûlant; [...], l'odeur d'huile qui malgré tout subsistait, qui attirait les serpents ? ».

l'autre, la voie ferrée venue border ce monde idéal : rectitude, rigidité, métal agressif, lumière aveuglante, brûlure, serpents, mort. Dans ce roman devenu un classique de la littérature africaine francophone, mais qui fut aussi sujet de fortes polémiques, est posée, terme à terme, l'opposition entre une Afrique idéale, éternelle, et une intrusion néfaste, le malheur arrivé du dehors, et qui a détruit ce paradis désormais perdu. Cette matrice permet d'infinies variantes – opposition irréductible, recherche de conciliation, retour aux sources, du neuf dé-occidentaliser, etc. – alors même qu'elle porte un invariant, un essentialisme fondé sur une logique manichéiste.

Cette conception impose l'Afrique *en tant que telle*, dans l'absolu, transcendente, identifiée par ce que les autres ne sont pas. Et si elle a été inventée par les Occidentaux, pour reprendre la formule de Mudimbe²², il faut admettre avec Ouologuem que les intellectuels africains de ce début du XX^e siècle ont prolongé cette même hallucination sous couvert de beauté, noblesse, humanité, solidarité, hospitalité, vertu ou sagesse...

La pensée binaire constate que l'« autre » détruit l'harmonie, et cette altérité qui évite les remises en question offre un paravent confortable, et préserve de toute tempête. Ainsi, nous postulons que c'est cette conceptualisation forclosée que Ouologuem définit en creux, pour l'attaquer.

Déconstruire

Cette attaque en règle de concepts touchant au monde social et politique, idéologiques, nous paraît être une des raisons d'être du roman qui en devient le symbole esthétique. Dans *Le Devoir de Violence*, Ouologuem prend à contre-pied les tabous et principes implicites de la production littéraire africaine du temps, francophone en tout cas. Il inverse les représentations, les constituants de la « Légende dorée » sur l'Afrique. Pour lui, la vie quotidienne est faite de labeur et de souffrance et les rapports entre Africains – au sein même de la « négraille » – sont marqués par la violence, des abus de pouvoir, des humiliations, de la cruauté même. Ouologuem fait le portrait, sans fard, d'une société féodale puis coloniale, de leurs visées et petitesesses. Les termes et les époques ont beau s'égrener, les actes et les mobiles restent les mêmes. Toujours se complètent les obligations au seigneur, puis l'imposition du pouvoir colonial, avec les travaux forcés ou la conscription des tirailleurs... Mais le dévoilement est sans fin : celui qui croit avoir gagné – le colon – est de fait manipulé ; il est leurré, incapable de se rendre compte que Saïf, grâce à

²² Mudimbe V. Y., surtout dans son livre *The Invention of Africa*, publié en 1988, a opéré la « déconstruction » du mouvement historique dans lequel l'Afrique a été fabriquée comme l'altérité absolue de l'Ouest.

son habileté, sa rouerie et ses crimes, a maintenu son pouvoir et sa domination, intacts. Alors que tout change, il fait que rien ne change.

La narration des cinq siècles d'histoire du Nakem contraste fortement avec les évocations historiques pré-coloniales que l'on trouve dans d'autres textes, par exemple dans l'épopée de Soundjata ou les poèmes de Senghor. Dans sa fiction, Ouologuem se joue de l'histoire et impose une mise à distance que l'usage de références multiples, ingurgitées, parodiées et décentrées, expose²³. Ainsi, tous les stéréotypes, les images convenues sont reprises à outrance, pour les démonter l'une après l'autre²⁴. L'homosexualité, mentionnée pour la première fois dans un roman africain, y est traitée, sinon avec complaisance, du moins avec nuances. A ce saccage des motifs, Ouologuem ajoute la volontaire démarcation d'une norme linguistique attestant du bon usage du code. S'il était de bon ton d'écrire un français soutenu – style école normale, le doigt sur l'accent circonflexe de l'imparfait du subjonctif – pour montrer qu'on était capable de s'exprimer correctement²⁵, Ouologuem s'empare de la langue française mais y inclut des expressions en arabe, et en langues locales. Il emprunte sans complexe les rythmes de la parole griotique et des traits de style allogènes qu'il fond au sein d'une mosaïque textuelle.

Opposer et s'opposer

Cette démarche n'est-elle que destructrice, ne s'employant qu'à briser ce qui est montré du doigt comme des faux-semblants ? Loin de là. Ouologuem dénonce à partir d'un point de vue à mettre en évidence :

« Un récit de l'aventure sanglante de la négraille – honte aux hommes de rien !- tiendrait aisément dans la première moitié de ce siècle ; mais la véritable histoire des Nègres commence beaucoup, beaucoup plus tôt, avec les Saïfs, en l'an 1202 de notre ère²⁶... »

L'Histoire, donc, non comme « aventure sanglante », récit linéaire d'événements, mais comme système de pensée, qu'on pourrait presque qualifier de doctrine, puisqu'on y retrouve en fait les postulats de la dialectique historique : les sociétés humaines sont des sociétés de classes, mues par les intérêts contradictoires des

²³ Cela apparaît clairement dans le traitement qu'a fait subir Ouologuem aux multiples prélèvements opérés sur *Le Dernier des Justes*, ainsi que j'ai pu le montrer dans « *L'Intertextualité dans Le Devoir de Violence* », *op. cit.*

²⁴ Là encore les passages sont nombreux. On peut néanmoins mentionner le sabbat des sorcières, p. 43, les premières scènes d'amour entre Kassoumi et Tambira, p. 81-82 – emprunt fait à James Baldwin dans *Another Country* – et entre Raymond et Lambert, p. 253-255.

²⁵ Cette même année 1968, Ahmadou Kourouma publie *Les Soleils des indépendances*, qui fait voler en éclat le code normé de l'usage de la langue française.

²⁶ Ouologuem Yambo, *Le Devoir de violence*, *op. cit.* p. 17.

acteurs et les enjeux de pouvoir. Ouologuem ne dit pas autre chose, avec l'histoire de son Nakem. Et cette conviction peut avoir trouvé sa source dans les premières pages de *L'Afrique Noire* de Jean-Suret-Canale²⁷, source historique lue et exploitée parmi les emprunts relevés. Une telle affirmation est essentielle, car perçue ainsi, l'Afrique est un continent comme les autres, dans l'histoire de l'humanité²⁸. Les sociétés africaines sont des sociétés où se retrouvent des dynamiques identiques à toute société humaine, qui rendent impossible l'acceptation de transcendance ou d'un statut de victime séculaire :

« [...] étudier les types de sociétés, les civilisations, découlant de l'évolution interne des peuples africains, tels qu'ils pouvaient apparaître avant l'intrusion directe de la colonisation européenne. [...] il demeure que les civilisations africaines présentent un caractère d'originalité qu'on ne saurait résoudre par une accumulation d'emprunts²⁹... »

Cette analyse s'éloigne des « interprétations mécanistes, trop fréquentes, du matérialisme historique³⁰ ». Elle rend compte de la complexité des rapports sociaux, des jeux à plusieurs : l'exploitation séculaire de la négraille par les Saïfs est complexifiée par l'intrusion du colonisateur. Mais l'enjeu pour Saïf est de maintenir son emprise malgré – ou en jouant de – ce nouveau venu intempestif. Les serfs, comme Kassoumi, essaient de s'appuyer sur ce dernier pour échapper à leur condition, ou au contraire servent l'ancien maître en espérant une promotion.

La spécificité africaine est historique, elle repose sur des stratégies d'acteurs sociaux, pris dans les dynamiques historiques d'une situation donnée, et non sur une réalité ontologique, immuable. Par l'éclatement de tous les codes, le roman met en scène l'épuisement des oppositions binaires qui ne faisaient que maintenir un essentialisme vain. Ouologuem, par contraste, introduit la possibilité du hasard, grâce au pouvoir du jeu.

Cela éclaire, à mes yeux, le sens de la dernière partie du roman, « L'Aurore », qui ne répond plus à une représentation réaliste, fût-elle « désabusée³¹ ». S'y dissolvent progressivement l'espace et le temps, bien identifiés dans les chapitres précédents qui relevaient d'un registre narratif marqué par la succession. Par contre, « L'Aurore » n'est que dialogue. Très peu de contextualisation, ni de description – bien que l'on sache déjà que les protagonistes se trouvent de nuit dans le palais de

²⁷ Suret-Canale Jean, *Afrique Noire occidentale et centrale*, t. 1 : *Géographie, civilisations, histoire*, op. cit. p. 70-74.

²⁸ Ouologuem le disait, dix ans avant Jean-François Bayard et l'équipe de *Politique Africaine*.

²⁹ Suret-Canale Jean, *Afrique Noire occidentale et centrale*, t. 1 : *Géographie, civilisations, histoire*, op. cit. p. 70.

³⁰ *Ibid.*, p. 73 – note 1.

³¹ Mot utilisé par Ouologuem dans une lettre du 15 mars 1970 à Paul Flamand, à propos de « deux maîtres du réalisme désabusé : Flaubert et Maupassant ». Citée par Jean-Pierre Orban, « Livre culte, livre maudit : Histoire du *Devoir de violence* de Yambo Ouologuem », art. cit., §132.

Saïf. Et tant Saïf qu'Henry se déréalisent, car si l'on tente de calculer l'âge des deux, force est de reconnaître qu'ils ont un âge plus que canonique en 1947 : Saïf était déjà sur le trône et à la tête de la résistance contre les armées colonisatrices, avant 1900, et Henry accompagnait déjà la suite de l'archevêque Saignac à son arrivée dans la nouvelle colonie... ! Le jeu de la représentation se dédouble quand les deux hommes commencent à jouer aux échecs : ils sont des pièces du jeu, des adversaires que la traduction en anglais de la fonction d'Henry, « bishop », rend encore plus évidente : « l'évêque » anglais est le « fou », français, du jeu d'échec. Il ne s'agit plus de caractériser le noir et le blanc, mais d'observer les stratégies et les ruses qui ont animé l'échiquier de l'histoire : « ...la terre des hommes fit n'y avoir qu'un jeu » clôt le roman, s'il n'en donne la clé.

Moquer

L'idéologie africaniste puisait ses sources, son inspiration et sa légitimité dans les travaux de fameux anthropologues, Léo Frobenius au premier chef (1873-1938), mais aussi Marcel Griaule (1898-1956), avec lequel le père de Ouologuem avait entretenu des rapports étroits et échangé des correspondances³². Une caricature acerbe en est faite dans le roman sous les traits du savant Schrobénius, et l'attaque est féroce³³. Ce discours ethnographique savant exclut, lui aussi, l'histoire et, en posant le principe d'une transcendance africaine, éternelle, reconduit le principe d'une altérité absolue identique au discours raciste et colonial. Il n'est somme toute que l'envers de ce discours honni, par simple inversion des termes. Il n'en est que la pure négativité, l'envers, c'est-à-dire le même, en bonne dialectique. La pensée n'échappe pas à Hegel disant l'Afrique hors de l'Histoire³⁴, éternellement primitive, ou éternellement autre. Les champions de l'Africanité glorieuse seraient donc prisonniers des thèses mêmes qu'ils prétendent dénoncer.

Enjeux

Pour Ouologuem, de tels constats ne se limitent pas à des débats de lettrés un peu dépassés, car ils ont des effets sociaux que la fin du roman – quand Raymond est

³² Selon les dires de Mme Ava Diallo, fille de Yambo Ouologuem. Par ailleurs, après avoir été un des grands pontes de l'ethnologie avant guerre pour ses études sur les Dogons notamment, Griaule fut ensuite critiqué parce que ses écrits sur la cosmogonie dogon établis à partir des déclarations de son informateur, le vieillard aveugle Ogotemmêli, pouvaient encourir à certains égards les mêmes reproches que les élucubrations de Schrobénius dans le roman.

³³ Ouologuem Yambo, *Le Devoir de violence*, op. cit. p. 148 et p. 159-163, notamment. Lire sur cette question l'article de Jehanne Denogent, dans ces mêmes actes de colloque.

³⁴ Voir *La Phénoménologie de l'Esprit* [Hegel, 1807] ou des discours plus récents, par exemple en 2006 par le Président Sarkozy à l'Université de Dakar. Je renvoie aussi à V.Y. Mudimbe, *The Invention of Africa* – voir ci-dessus.

porté au pouvoir des Indépendances – dévoile. L'étudiant, éduqué, évolué qui avait voulu fuir l'emprise de Saïf et échapper à sa condition de serf se retrouve désigné par Saïf pour être le candidat – unique – à la députation. Cette désignation occulte fait de lui – à l'insu de son plein gré ? – la marionnette de Saïf, chargé de servir sa domination, toujours renouvelée. C'est ce que lui explique clairement Henry : il n'a pas le choix³⁵. Le jeu le dépasse.

La scène déploie la lecture politique que fait Ouologuem des Indépendances, huit ans après : les mêmes élites, les mêmes aristocraties sont au pouvoir, directement ou sous couvert d'élites modernes qu'elles manipulent :

« Or, plus d'un conseiller de Saïf avait saisi que depuis la littérature schrobéniusologique salivant, en un rusé mélange de mercantilisme et d'idéologie, la splendeur de la civilisation nègre, [...] il s'était créé une religion du *Nègre-bon-enfant*, négrophilie philistine, sans obligation ni sanction, homologue des messianismes populaires, [...]. Choisir dans ces conditions Raymond-Spartacus Kassoumi, c'était combler le peuple s'exaltant à l'abreuvoir des destinées prodigieuses, et flatter le Blanc qui piaillerait avoir civilisé son sous-développé³⁶. »

Dans ces conditions, la pensée « africaniste » sert l'idéologie des nouveaux Etats, ceux des Indépendances. Celle qui rassure les populations en occultant la réalité des rapports sociaux. Toujours l'ennemi est désigné hors les murs : il faut combattre les forces extérieures qui accablent *le pays*, en occultant les contradictions internes des sociétés africaines modernes – exploitation, rente prédatrice, détournements -, en taisant leurs ressorts spécifiques. Tous unis dans la construction nationale. UMOJA !

En 1968, quelques années à peine après les Indépendances, Ouologuem a fait, par la fiction, la critique d'un discours « africaniste » analysé et dénoncé comme idéologie dominante, idéologie des pouvoirs mis en place à partir de 1960, quand bien même ils le contesteraient :

« ... il n'est guère, à dire vrai, de "problème noir". Car il n'y a qu'un problème de classe et de conflit flagrant (lequel, d'ailleurs, n'est pas si différent de celui, plus général, de la gauche et de la droite) auquel l'Homme noir donne l'aspect dérisoirement spectaculaire que l'on sait, en le *colorant*³⁷. »

A cet égard aussi, *Le Devoir de Violence* nourrit la réflexion d'aujourd'hui encore.

³⁵ Ouologuem Yambo, *Le Devoir de violence*, op. cit. p. 230.

³⁶ *Ibid.* p. 270-271

³⁷ Ouologuem Yambo, « Lettre aux Philistins d'une négrophilie sans obligation ni sanction », *Lettre à la France nègre*, Paris, Edmond Nalis-Editeur, 1968, p. 189-190.

Projections...

Le Devoir de Violence est bien d'abord un œuvre de combat, une machinerie textuelle pour dénoncer et s'attaquer à un système de pensée, cet « africanisme » qu'il expose en même temps qu'il le subvertit. Mais ce faisant, il ne laisse personne indemne.

Il attaque le système colonial et tous ceux qui l'ont cautionné, c'est bien le moins. Il attaque aussi les « Amis des Noirs » (clin d'œil à l'Abbé Grégoire), ceux qu'il nomme les « négrophiles », ces intellectuels du Quartier Latin et de Saint Germain des Prés, anti-racistes et anti-colonialistes convaincus, mais qu'il accable pour leur adhésion à une conception du « nègre » qui l'assigne à résidence dans sa couleur de peau et son origine. Au contraire, lui se veut homme *tout court*, écrivain *tout court*, et non *africain*, selon l'épithète obligé. C'est avec ceux-là, sur ce malentendu fondamental, qu'il aura des démêlés pour se faire publier, et ensuite, pendant l'« affaire du plagiat », ils contribueront à son lynchage. Mais Ouologuem attaque aussi – cœur de cible – l'intelligentsia africaine du continent et de Paris. La déconstruction de leur système de pensée, dénoncé comme idéologie, ravage leur fond de commerce. L'agression est brutale et sans appel. Cela lui vaudra une haine éternelle.

Par ailleurs, pouvait-il être audible, en ces années-là, dans le contexte du Tiers-Mondisme triomphant, de l'anti-impérialisme combattant, de l'essor des nouveaux États, tous empreints d'unanimisme et d'unité nationale contre les menaces du néo-colonialisme ? Son discours, qui prend tout cela à contre-pied, en faisant entendre que la route est mauvaise ne pouvait être accepté.

En s'étant fait tant d'ennemis, ne pouvant s'appuyer sur aucun allié identifié, Ouologuem, une fois sous le feu des attaques pour plagiat, s'est retrouvé bien seul. Il a eu raison trop tôt, trop fort ; tout ce monde a eu raison de la sienne.

BIBLIOGRAPHIE

Joël Bertrand a enseigné le français langue étrangère à Makerere University, à Kampala, Ouganda, entre 1975 et 1983, avant d'être nommé lecteur à Ahmadu Bello University, Zaria, Nigeria (1983-1987). Il a obtenu un D.E.A à l'Université de Provence pour sa recherche L'Intertextualité dans *Le Devoir de violence* : une nouvelle littérature d'Afrique ? Il a travaillé auprès du Ministère français de la Coopération (1991-1998). Ses publications sont accessibles sur le blog joelbertrand.wordpress.com. Entre 1998 et 2002, il a été attaché culturel et directeur du Centre Culturel Français de Bujumbura puis directeur de celui de Lagos, ainsi que de l'Alliance française. Il est désormais consultant au sein de Pierres Vives Consult., membre actif de Groupe Initiative Afrique et il anime le site oldeastafricapostcards.com dont la collection a donné lieu à des expositions au Kenya en 2015, et à la publication la même année d'un ouvrage, *Historical Postcards of Kenya* (Mills Publishing, Nairobi).

Baldwin James, *Another Country*, London, Corgi-Books, 1963.

Bertrand Joël, *L'intertextualité dans Le Devoir de Violence - Une autre littérature d'Afrique ?* Aix, Université de Provence, 1984.

<https://joelbertrand.wordpress.com/lintertextualite-dans-le-devoir-de-violence/>

Griaule Marcel, *Dieu d'eau : entretiens avec Ogotemeli*, Paris, Ed. du Chêne, 1947.

Irele Abiola, « A new mood in the African novel », in *West Africa*, London, 20 septembre 1969.

Kane Cheick Hamidou, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.

Laye Camara, *L'Enfant noir*, Paris, Plon, 1953.

Maupassant Guy de, « Marocca » (1882), *Contes et nouvelles*, t. 1, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1974.

Mudimbe Valentin-Yves, *The Invention of Africa*, Londres, Bloomington, Indiana University Press, 1988.

Niane Djibril Tamir, *Soundjata, ou l'épopée mandingue*, Paris, Présence Africaine, 1960.

Orban Jean-Pierre, « Livre culte, livre maudit : Histoire du *Devoir de violence* de Yambo Ouologuem », in *Continents manuscrits*, 2018, mis en ligne le 29 mai 2018. <http://journals.openedition.org/coma/1189>

Ouologuem Yambo, *Le Devoir de violence*, Paris, Seuil, 1968.

Ouologuem Yambo, *Lettre à la France nègre*, Paris, Edmond Nalis-Editeur, 1968.

Oyono Ferdinand, *Le vieux Nègre et la médaille*, Paris Ed. Julliard, 1956.

Robbe-Grillet Alain, *La Maison de Rendez-vous*, Paris, Ed. de Minuit, 1965.

Suret-Canale Jean, *Afrique Noire occidentale et centrale, t. 1 : Géographie, civilisations, histoire*, Paris, Éditions sociales, 1958.

Tutuola Amos, *L'ivrogne dans la Brousse*, Paris, Gallimard, 1952. Traduit par Raymond Queneau.

PLAN

- [Ouologuem contre l'Afrique ?](#)
- [Une symétrie](#)
- [Sur la stratégie de réécriture](#)
- [Symétrie versus Révolution](#)
- [Déconstruire](#)
- [Opposer et s'opposer](#)
- [Moquer](#)
- [Enjeux](#)
- [Projections...](#)

AUTEUR

Joël Bertrand

[Voir ses autres contributions](#)

Aix-en-Provence